

COMMENTAIRE DU TEXTE « LA PANTOMIME DU MUSICIEN » DE DENIS DIDEROT

Dans cet extrait du *Neveu de Rameau* de Denis Diderot, dialogue philosophique mettant en scène le neveu du compositeur Rameau, un personnage peu moral mais profond, l'auteur décrit la pantomime d'un musicien. Ce dernier va contrefaire divers instruments, imiter leur timbre, changer de visage, donner à voir le jeu d'autres musiciens mais aussi les expressions et sentiments d'« une femme », d'« un malheureux », jusqu'aux forces de la nature - les « eaux », « un orage », et même « un temple ». Toute sa performance est décrite de façon si dynamique et énergique que le lecteur a l'impression d'y assister, effet que l'auteur obtient à l'aide des quelques procédés grammaticaux et stylistiques suivants.

D'emblée, le narrateur s'adresse au lecteur en utilisant le pronom « vous », le conviant ainsi à assister à la scène, puis le pronom « il » pour décrire ce que le comédien accomplit, et enfin l'expression « c'était », non seulement pour donner une vue d'ensemble de la scène et en traduire l'atmosphère générale, mais aussi pour souligner la parfaite osmose entre le comédien et les personnages, voire les paysages qu'il interprète. De plus, le temps utilisé – l'imparfait, temps de la durée qui oublie les limites – place le spectateur au cœur même du spectacle. La question formulée au passé simple : « Que ne lui vis-je pas faire ? », interrompra brutalement l'envoûtement préalable qu'exprimait l'imparfait, rappelant la présence du narrateur qui retransmet tout ce qu'il voit et ce qu'il éprouve. Cette description est donc tout autant objective – portrait d'un comédien se livrant à une pantomime - que subjective : récit d'un spectateur - l'auteur - qui reste, tout au long du spectacle, fasciné par les prouesses mimétiques d'un comédien. Ce « je », seul pronom personnel à la première personne, participe donc aussi à l'authenticité.

La dynamique du texte est par ailleurs rendue par l'abondance des verbes qui, à chaque fois, indiquent une nouvelle action, et par de longues phrases ponctuées de virgules, recréant le rythme saccadé de la pantomime, l'enchaînement des gestes à accomplir, et de points-virgules, permettant ainsi aux propositions de rebondir les unes sur les autres et traduisant à la fois le changement et la continuité du cours des actions.

C'est un récit riche également en accumulations (« faisant lui seul, les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique... »), lesquelles démultiplient le rôle du comédien, mettant en évidence sa capacité à recréer et à s'identifier simultanément à plusieurs personnages ; en redondances (« un son rauque et sombre », « des joues renflées et bouffies ») qui accentuent la vision à faire partager, rapprochant le comédien du spectateur, lui donnant et à voir et à entendre ; en contrastes (« courant, s'arrêtant », « il pleurait, il riait », « ou tranquille, ou furieux », « eaux qui murmurent... ou qui descendent en torrents », « au fracas du tonnerre... le silence »), soulignant une fois encore le talent de l'acteur, sachant s'adapter sur le champ à des situations contraires ; en gradations (« il sifflait..., il recoulait..., criant, chantant, se démenant... » ; « un orage, une tempête ») qui marquent en le décomposant le processus de grandissement du personnage ou du décor qu'il suggère ; en sonorités, lesquelles contribuent à bruiser et à rendre ainsi encore plus réel le spectacle (« la sueur... suivait... se mêlait... ruisselait et sillonnait le haut de son habit » - ce son « s » par exemple accompagne en un mouvement sinueux la transpiration du comédien alors que le son « r » évoque le cor dont il joue (« avec un son rauque et sombre, il rendait les cors ») ou bien martèle le rythme effréné de sa prestation (« courant, s'arrêtant, avec l'air d'un énergumène »). Dans le dernier paragraphe notamment, des sonorités douces rendues par des diphtongues (« oiseaux », « lieu », « nuit ») contrastent encore avec les sonorités rudes des intempéries (« torrents », « orage », « fracas », « tonnerre », « ténèbres »...). La musique des mots est la musique de scène. Les mots choisis expriment donc l'aspect crédible parce qu'« éclatant » de la performance, si vraisemblable d'ailleurs que le comédien en oublie la réalité et sa propre personnalité (« forcené », « énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche »), donnant jusqu'à croire que l'art peut mener à la folie (« Sa tête était tout à fait perdue. »).

Ainsi, conviant son lecteur à s'interroger également sur la nature de l'art et du génie, Diderot, à travers la description minutieuse qu'il fait d'une pantomime, donne-t-il à son texte une dimension on ne peut plus vraisemblable parce qu'aussi philosophique.